

Le chant
des bruants

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le chant des bruants / Claude Coulombe

Nom : Coulombe, Claude, 1959- , auteur

Coulombe, Claude, 1959- | Entre ciel et terre

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Entre ciel et terre

Identifiants : Canadiana 20210049170 | ISBN 9782898041563 (vol. 2)

Classification : LCC PS8605.O8894 C43 2021 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

CLAUDE COULOMBE

Le chant des bruants

2. Entre ciel et terre

LES ÉDITIONS JCL 

Du même auteur
aux Éditions JCL

Le chant des bruants

1. *Le frère perdu*, 2021

La vie à bout de bras

1. *Le dilemme de Laurette*, 2020
2. *La trahison de Simone*, 2020
3. *L'héritage de Maurice*, 2021

J'ai vu mourir Kennedy, 2014

Nous étions invincibles : Témoignage d'un ex-commando,
en collaboration avec Denis Morisset, 2008, 2018

*Pour Marie, Henriette, Sylvie et Marie-Claire,
mes plus vieilles amies, qui me servent souvent
d'inspiration pour mes personnages féminins.*

1

Le silence s'était installé entre Louis, Jeanne et Roméo, et seul le roulement du train les emmenant vers Montmagny était perceptible. Dans le reste du wagon, les conversations animées du départ avaient, là aussi, cédé la place à l'accalmie ; quelques chuchotements venant parfois troubler la quiétude.

Louis se demandait quel accueil il recevrait chez lui, après un si long exil. Il ne doutait pas que la rigidité de son père serait dure à briser, mais qu'en était-il de sa mère, Blanche ? Dans une des premières conversations qu'il avait eues avec Jeanne, celle-ci lui avait appris que leur mère avait gardé l'unique lettre envoyée par Louis, et que c'était cette missive qui avait aiguillé la cadette vers Québec. Pourquoi Blanche l'avait-elle gardée ? Par sentimentalisme ou par une quelconque forme de regret de ne pas avoir empêché Zéphirin de punir si sévèrement son fils ? Louis savait qu'il avait longtemps été le préféré de sa mère, ce qui n'avait pas empêché cette dernière de s'allier à son mari pour le bannir de la ferme. Elle avait bien émis une timide protestation, sans plus. Quels étaient ses sentiments aujourd'hui ? Serait-elle heureuse de revoir son aîné, ou toujours en colère à cause du geste posé par celui qu'elle estimait autrefois ? Y aurait-il un malaise ?

Face à Louis, sur une banquette, Roméo espérait que les tourments de son âme s'apaiseraient au fur et à mesure du défilement des paysages de la campagne. Il souhaitait de tout cœur que la beauté des grandes terres labourées, des forêts immenses, des clairières où paissent les vaches lui fasse du bien. Il pria le ciel pour que les images bucoliques des verts pâturages parviennent à lui faire oublier la terrible scène du plongeon de Gisèle dans la rivière Saint-Charles. Ses nuits étaient hantées par la vision horripilante de celle qui avait disparu sous l'eau pour ne plus réapparaître. Il pria pour qu'arrive le jour où il cesserait d'y penser sans arrêt.

De son côté, Jeanne imaginait tous les scénarios possibles pour cette grande rencontre qu'elle souhaitait depuis longtemps. Elle espérait un dénouement heureux, mais le caractère de son père laissait présager le pire. Si au moins elle pouvait éclairer ses parents sur les motifs du geste de Louis, sa démarche ne serait pas vaine. Il lui tardait aussi de revoir ses frères et ses sœurs qu'elle n'avait pas côtoyés depuis plus d'un an.

Le train commença à ralentir et entra à la gare de Montmagny, entouré des volutes de fumée de la locomotive. Il s'immobilisa presque sans à-coups, ce qui donna une idée de l'expérience du chauffeur. Les trois compères prirent leurs bagages et descendirent du wagon.

— Maintenant, c'est à la grâce de Dieu. Il n'y a plus de retour en arrière, lança Roméo.

— On peut toujours reprendre un train dans l'autre sens et retourner à Québec, lui répondit Louis.

— Il n'en est pas question, intervint Jeanne. On va jusqu'au bout maintenant.

— Ne t'inquiète pas, Jeanne, je voulais seulement me moquer un peu de Roméo. Je n'ai pas l'intention de repartir pour Québec tout de suite.

Roméo alla cueillir dans le fourgon à bagages sa grosse malle dans laquelle il avait mis la presque totalité de ses affaires personnelles, souhaitant si possible ne plus revenir en ville. Il avait vendu ses quelques meubles, et tout ce qu'il possédait tenait désormais dans le coffre de bois. À ce moment, un sifflement attira leur attention. Éloïse, juchée sur le siège du *buggy* de la ferme de ses parents, leur fit un grand signe de la main. Répondant à la demande de Jeanne, la sœur d'Eugène et de Gaston était au rendez-vous. Sautillant presque, tellement elle était heureuse de la revoir, Jeanne se précipita vers son amie, valise à la main, suivie de Louis et Roméo.

— Comme je suis contente de te voir ! J'ai craint de t'avoir envoyé ma lettre un peu trop tard.

— C'était juste, en effet. Je l'ai reçue ce matin. Il a fallu que je réagisse vite, mais il n'était pas question que je rate cette rencontre.

— Bien, merci d'être là, ajouta Louis.

— Allez, montez ! Jeanne, tu t'installes à côté de moi, les gars à l'arrière.

— C'est toujours nous qui avons les places les moins confortables, se plaignit Roméo en hissant sa malle avec l'aide de Louis.

Le cheval se mit en route sur le chemin menant de Montmagny à Notre-Dame-du-Rosaire. Pendant que Jeanne et Éloïse discutaient sans interruption, c'était plutôt silencieux dans la boîte du *buggy*. Roméo et Louis n'avaient rien à se dire, chacun étant enfermé dans ses pensées. À un carrefour, selon le désir de Jeanne, le cheval bifurqua vers la gauche pour se rendre au premier arrêt prévu, la ferme où Marguerite était désormais seule. Le *buggy* obliqua sur le chemin de terre menant chez la veuve et s'arrêta pile devant la maison. Tout le monde descendit de la voiture attelée et Jeanne se dirigea vers la porte. Elle cogna trois coups et attendit. Pendant ce temps, Roméo faisait quelques pas pour admirer l'endroit où, si tout allait bien, il travaillerait durant les prochaines semaines et les prochains mois, peut-être même les prochaines années. Soudain, il aperçut une silhouette au loin derrière la maison et s'adressa à ses amis :

— Jeanne, Louis, je crois que votre sœur est dans le champ là-bas.

Jeanne contourna la maison et aperçut à son tour Marguerite qui semblait occupée à une tâche. Elle commença à marcher en sa direction et Roméo lui emboîta le pas. Éloïse se retrouva seule avec Louis.

— C'est gentil d'être venu nous chercher à la gare, fit-il.

— C'était bien le minimum que je pouvais faire.

— Tu sembles en meilleure forme que la dernière fois que je t’ai vue à Québec. À peine t’avais-je rencontrée que tu t’es éclipsée. Tu n’es pas venue au restaurant, avant d’être obligée de revenir à la maison à cause de tes parents, m’a dit Jeanne.

Éloïse porta son regard au loin sans répondre. Au bout d’un moment, elle se tourna vers Louis et le regarda droit dans les yeux.

— Jeanne est bien gentille de m’avoir trouvé une excuse, mais mon retour ici n’a rien à voir avec mes parents.

— Ah ! Je croyais que...

— Je n’ai plus besoin de faux-fuyants, Louis. À Québec, j’ai réagi comme une gamine. Vois-tu, depuis que je suis haute comme ça, fit-elle en portant sa main à la hauteur de sa taille, quand je suivais mes frères, malgré mon jeune âge, la seule raison qui me poussait à être avec vous, c’était toi.

Louis ne put cacher son étonnement. Éloïse reprit son explication :

— Aussi insensé que cela puisse te paraître, dès cette époque, j’étais amoureuse de toi et ça n’a jamais cessé. Pire, mon amour pour toi n’a fait que grandir avec les années.

— Mais... j’ignorais tout ça, répondit Louis, franchement abasourdi par la confession.

— Le nœud du problème est là, Louis. Jamais je ne me suis manifestée, je suis toujours restée béatement en admiration devant le garçon que je trouvais parfait, attendant en

vain qu'il se passe quelque chose, que mon prince charmant prenne les devants. Je m'étais bâti un scénario de rêve dans ma tête et quand tu as parlé de Suzanne, lors de notre rencontre, mon beau rêve a volé en éclats.

— Je... je suis désolé, Éloïse.

— Ne le sois pas, tu n'as rien à te reprocher. Il y a à peine quelques semaines, j'aurais été incapable d'être aussi franche avec toi, ce qui te donne une idée à quel point j'ai cheminé, depuis mon retour chez moi. J'ai réalisé qu'il était temps de laisser derrière mes rêveries d'enfant et de passer à autre chose. Jeanne m'a écrit dans sa lettre qu'elle avait un projet dont elle voulait me parler, je vais l'écouter très attentivement.

Louis ne trouva rien à ajouter, tant il était stupéfait de la franchise d'Éloïse. Décidément, ce retour au village apportait bien des surprises.

* * *

Eugène avait vainement cherché jusqu'à l'aube, mais aucune trace de Gaston. C'était comme essayer de trouver une aiguille dans une botte de foin. Il devrait bientôt rentrer au camp, mais son frère manquait toujours à l'appel. C'était vraiment la catastrophe. Il voyait déjà Gaston être ramené par la police militaire, menottes au poing, accusé de désertion et emprisonné. Ce n'était pas ainsi qu'il avait envisagé le futur.

Eugène avait parcouru les rues d'Aldershot, la ville où, selon lui, Gaston aurait pu se rendre en premier lieu, mais

ce n'était que pure spéculation. Son frère aurait aussi bien pu partir dans l'autre sens et se trouver en ce moment à Farnborough. En y réfléchissant bien, c'était peu probable puisque si Gaston, comme il le supposait, souhaitait revenir au Canada, il chercherait sûrement à se rendre à Southampton ou Liverpool pour embarquer sur un navire.

En proie à la rage, Eugène botta furieusement une pierre et la regarda rebondir plusieurs fois avant qu'elle ne termine sa course sur un talus gazonné. Et c'est là que le miracle se produisit. De l'autre côté de la route, à quelques pieds de l'endroit où la pierre s'était arrêtée, se tenait Gaston, avec tout son barda. Eugène crut qu'il hallucinait, mais il eut beau se frotter les yeux, c'était bien son frère qui était là devant lui. Il courut à sa rencontre.

— Gaston, qu'est-ce que tu fais là ?

Penaud, le colosse se contenta de hausser les épaules.

— Il faut revenir au camp, tout le monde va croire que tu as déserté.

— C'est ce que j'ai fait, laissa tomber Gaston.

Eugène mit un bras autour des larges épaules de son frère.

— Mais non, tu n'as eu qu'un moment d'égarement, c'est tout.

— Je voulais désertier, s'entêta Gaston. Revenir à la maison, voir Jeanne.

— Alors pourquoi es-tu toujours là ? lança Eugène d'une voix teintée d'un accent colérique.

— Je ne sais pas comment faire pour rentrer à la maison.

La colère d'Eugène disparut aussi vite qu'elle s'était manifestée. Gaston faisait pitié plus qu'autre chose. C'était un garçon simple qui, malgré sa charpente, n'était pas taillé pour la vie militaire. Il était tout de même ironique que ce fût lui, Eugène, qui s'était adapté le plus vite. Mais ce n'était pas le moment de philosopher. Il aida Gaston à ramasser son bagage et l'incita à marcher vers le camp.

— Il faut me promettre de ne plus tenter de t'enfuir de nouveau. Mets-toi dans la tête que toute tentative est vouée à l'échec. Nous sommes dans le même bateau jusqu'à ce que la guerre soit finie. Alors nous pourrons rentrer tous les deux. D'ici là, il faut se serrer les coudes. Je te l'ai déjà dit et je te le répète : oublie Jeanne. Mets une croix sur elle, sinon tu ne passeras pas au travers. Maintenant, jure-moi que tu n'essaieras plus de désertir.

— Je... je le jure, prononça Gaston du bout des lèvres.

— Bien, on va essayer de rentrer au camp sans se faire voir. C'est ici qu'on va découvrir si notre entraînement peut servir à quelque chose.

Hélas, malgré les manœuvres d'Eugène pour rentrer en douce, Gaston et lui avaient manqué l'appel du matin. Un sergent était dans leur baraque, en train d'examiner le casier vide de Gaston.

Quand il vit les frères Brouillard, il bomba le torse, prêt à faire ce qu'il aimait le plus, engueuler un soldat qui ne pouvait répliquer.

— Vous pouvez m'expliquer ce casier vide, soldat Brouillard? demanda le sergent d'une voix faussement mielleuse.

Gaston fut incapable de répondre, la nervosité lui faisant perdre tous ses moyens. Il aurait aimé pouvoir inventer une histoire sensée et la débiter avec assurance à son interrogateur, mais il en était incapable. Eugène voulut prendre la parole, mais le sergent leva prestement la main pour le faire taire.

— Vous parlerez quand je vous le dirai. En attendant, silence, c'est votre frère que je veux entendre.

— Vous risquez d'attendre longtemps, ne put s'empêcher de répliquer Eugène.

Le sergent se tourna vers Eugène, un sourire carnassier sur les lèvres.

— Je ne doute pas que vous ayez envie, comme d'habitude, de remplacer votre frère. Malheureusement pour vous, c'est le gros lourdaud qui va devoir parler.

Eugène jeta un coup d'œil à son frère qui commençait à rougir tout en fronçant les sourcils, signe que la colère montait en lui. Il fallait qu'il trouve un moyen de désamorcer la situation, sinon une bagarre éclaterait et elle leur coûterait cher à tous les deux. Il fit trois pas et alla se poster directement face au sergent, à quelques pouces de son visage.

— Vous n’aurez pas le choix de m’écouter, sergent, sinon vous ne saurez jamais ce qui s’est passé.

Les lèvres du sergent frémirent et il résista difficilement à l’envie de frapper l’insolent qui ne baissait pas les yeux, mais il revint à la raison. Il connaissait assez Gaston pour savoir qu’effectivement le langage du colosse était plus que limité.

— Très bien, mais sachez que peu importe l’explication donnée, vous serez punis pour avoir manqué l’appel.

— Très bien, sergent !

Eugène se lança alors dans une histoire qui aurait paru invraisemblable, n’eût été son talent oratoire. Gaston, d’abord effaré, esquissa un léger sourire au fil du récit de son frère. Eugène persuada le sergent que son frère était victime d’une mauvaise blague de ses camarades du régiment, qui lui avaient fait croire qu’il pouvait sans problème aller s’installer chez une jolie Anglaise, du moment qu’il revenait au camp tous les jours.

— Plusieurs lui ont dit qu’ils le faisaient et que jamais on ne soupçonnait leur absence. Vous pouvez imaginer sans peine, sergent, que devant une telle opportunité, il n’a pas pris de temps à se convaincre qu’il devait tenter le coup.

Malgré son désir de rester stoïque, le sergent ne put s’empêcher de sourire, perdant du coup son ascendant sur les deux soldats. Embarrassé, il les condamna néanmoins à trois jours de corvée de nettoyage, avant de quitter le baraquement.

— On l'a échappé belle pour cette fois, dit Eugène en se tournant vers son frère.

Gaston baissa la tête. Oui, il l'avait échappé belle, mais ça ne réglait nullement son problème. Il s'ennuyait de Jeanne et il était plus que fatigué de l'armée, de la guerre, de l'Angleterre même. Il froissa dans sa poche la lettre qu'il avait écrite à Eugène et qu'il avait voulu lui laisser avant de partir. Il l'avait bêtement oubliée et, maintenant, il ne voyait plus l'utilité de la lui donner. À quoi bon ouvrir son âme à quelqu'un qui devenait de jour en jour un étranger pour lui ?

* * *

Marguerite leva la tête et plissa les yeux, essayant de reconnaître les deux personnes qui avançaient vers elle. Si elle n'avait aucune idée de l'identité de l'homme, elle reconnut Jeanne et se leva prestement pour aller à sa rencontre. Roméo cessa de marcher et laissa Jeanne faire les derniers pas vers Marguerite. Les deux sœurs s'étreignirent avec chaleur.

— Jeanne, je suis si heureuse de te revoir !

— Moi aussi, je suis vraiment désolée de ce qui t'arrive et surtout de ne pas avoir été présente aux funérailles de ton mari.

— Ne t'en fais pas, tu étais loin, en ville, et le temps que tu sois prévenue, mon Rodrigue était enterré.

— Viens, j'ai quelqu'un à te présenter.

Jeanne s'avança vers Roméo, entraînant sa sœur avec elle.

— Marguerite, voici Roméo Fortin. C'est un ancien camarade de collège de Louis. Il désirerait avoir la place disponible comme homme engagé.

Marguerite dévisagea Roméo et le trouva immédiatement sympathique. Néanmoins, elle se demanda pourquoi un homme ayant fréquenté le collège désirait un emploi si peu prestigieux. Elle ne put s'empêcher de lui faire la remarque.

— Je viens de la campagne, madame, et je m'en suis éloigné pour mon plus grand malheur. Je souhaite renouer avec le travail de la terre. Ça me permettra peut-être d'oublier...

Marguerite voulait lui demander ce qu'il souhaitait oublier, mais Jeanne lui fit discrètement signe de ne pas s'aventurer sur cette avenue. D'abord hésitante, elle décida de faire confiance à sa sœur et tendit la main à Roméo, en lui souhaitant la bienvenue. Heureux, Roméo partit d'un pas vif en direction du *buggy* pour quérir sa malle. Derrière lui, Jeanne et Marguerite ralentirent le pas, parlant à voix basse.

— Qu'est-ce qu'il cherche à oublier, Jeanne ?

— Tu te souviens que je t'ai écrit que notre cousine Gisèle Leclerc a mis fin à ses jours, à Québec...

— Doux Jésus, oui, et c'est tellement affreux. Mais quel est le lien ?

— Roméo et elle se fréquentaient et il se sent responsable de sa mort, même s'il n'y est pour rien.

— Pauvre homme.

— C'est quelqu'un de fiable, tu peux lui faire confiance. Il y a aussi quelqu'un d'autre avec moi, que tu auras sans doute plaisir à revoir. Du moins, je l'espère.

Marguerite lança un regard interrogateur à sa sœur, mais déjà elles contournaient la maison et elle put voir celui qui aidait Roméo à descendre sa malle du *buggy*. Elle mit quelques secondes à le reconnaître avant de balbutier son nom.

— Lou... Louis ?

Stupéfaite, elle figea sur place. Elle aurait aimé sauter à son cou, mais en pensant aux années d'exil pour une raison dont elle ignorait tout, elle était incapable de bouger. Son frère n'était peut-être pas un criminel, mais ses parents l'avaient tout de même banni, ce qui faisait en sorte qu'elle ne savait plus comment réagir. Tout aussi mal à l'aise, Louis lui sourit gauchement sans oser s'avancer. Jeanne, qui avait anticipé cette réaction, s'efforça de dissiper le malaise.

— Marguerite, il m'a fallu du temps et de l'aide, mais j'ai fini par retrouver Louis et je sais maintenant pourquoi nos parents se sont emportés et l'ont chassé de la maison. En contrepartie, je connais aussi la raison du geste qu'il a posé à l'époque. Et crois-moi, une fois que tu sauras, j'espère que tu comprendras toi aussi.

— Vou... voulez-vous venir à l'intérieur ? On sera plus à l'aise pour jaser.

À cet instant, Marguerite remarqua la malle de Roméo et comprit qu'il comptait emménager et commencer à travailler.